

## Les vols de Lenton Croft

Ceux qui ont gardé quelque souvenir des causes célèbres d'il y a quinze ou vingt ans se rappelleront certainement, tout au moins dans ses grandes lignes, cette stupéfiante affaire d'héritage de « Bartley contre Bartley et autres », qui occupa la *Probate Court*<sup>1</sup> pendant plusieurs semaines de suite et éveilla chez le public un intérêt qu'il ne témoigne, en général, que pour les affaires renvoyées à d'autres chambres du même tribunal. Ce qui appela surtout l'attention sur ce procès, ce fut la profusion de preuves remarquables et surprenantes apportées par le plaignant — preuves qui déconcertèrent les membres de la partie adverse et renversèrent leurs arguments comme des châteaux de cartes. Mais si l'on a oublié les détails de cette affaire, il en est un qui en évoquera peut-être mieux le souvenir que tous les autres ; c'est qu'elle fut le point de départ de la célébrité que s'acquirent M<sup>es</sup> Crellan, Hunt et Crellan, les avocats du plaignant — résultat entièrement dû à l'habileté avec laquelle ils surent trouver, là où il ne semblait y en avoir aucune, des preuves irréfutables en faveur de leur cause. Il est sans doute superflu de dire ici que cette firme de sollicitors a depuis conservé— et même accru — la réputation qu'elle s'était acquise à cette époque ; son nom est connu de tous. Néanmoins, dans le grand public, il en est bien peu qui sachent que l'honneur de cette victoire revenait avant tout à un jeune clerc de l'étude Crellan, auquel avait été confiée la tâche, en apparence insurmontable, de rassembler les preuves nécessaires à la plaidoirie de cette cause.

Ce Mr. Martin Hewitt reçut pourtant de ses patrons et de leur client les félicitations et la récompense que méritait son exploit, et nombreuses furent les autres firmes de gens de loi s'occupant de contentieux qui lui adressèrent des offres alléchantes pour lui faire changer de maison. Loin d'en accepter aucune, il résolut, au contraire, d'opérer à l'avenir pour son propre compte, car l'idée lui était venue de tirer parti de ses talents et de faire, pour les clients qui voudraient l'en charger, des recherches semblables à celles auxquelles il venait de se livrer avec un si beau résultat pour le compte de M<sup>es</sup> Crellan, Hunt et Crellan. Voilà comment Martin Hewitt fit ses débuts dans le métier de détective amateur, profession dans laquelle il ne tarda pas à s'acquérir des succès nombreux et remarquables.

Dans toutes les affaires qu'il a entreprises, il a toujours travaillé seul, sans jamais accepter l'appui d'aucun policier professionnel, car il préférerait conduire lui-même toutes les enquêtes dont il voulait bien se charger. Il a toujours soutenu que cette façon d'agir ne lui avait occasionné aucune perte, attendu que, s'il refuse une affaire, c'est une raison de plus pour qu'on se dispute ses services et qu'on les rétribue d'une façon généreuse, ce qui ne l'empêche pas de savoir mieux que personne se servir, au moment opportun, d'un auxiliaire accidentel.

On a manifesté une certaine curiosité à l'endroit du système employé par Mr. Martin Hewitt, et, comme lui-même affirme toujours qu'il se borne uniquement à faire un judicieux usage des facultés très ordinaires qu'il possède, mon intention est de raconter ici par le menu certaines de ses affaires les plus intéressantes, de façon que le public puisse juger par lui-même si j'ai raison de trouver que, loin d'être « très ordinaires », les facultés de Mr. Martin Hewitt sont vraiment extraordinaires. Malgré ses manières affables et bon enfant, les amis qu'il possède ne sont pas nombreux : cela tient sans doute à des raisons professionnelles. Pour ma part, j'ai fait sa connaissance à la suite d'un accident qui fut cause d'un incendie dans la vieille maison où se trouvait situé le bureau de Hewitt, au-dessus duquel j'avais mon appartement de garçon. J'ai pu l'aider à sauver une grande quantité de papiers importants ayant trait à ses affaires, et, pendant la durée des réparations qui suivirent, je lui permis de les enfermer dans un vieux coffre-fort scellé dans le mur d'une de mes pièces, que le feu avait presque complètement épargnée.

Nos relations, ainsi commencées, durent depuis de nombreuses années et sont devenues assez intimes. J'ai même accompagné Hewitt dans plusieurs de ses expéditions et l'ai parfois aidé — très

---

<sup>1</sup> Chambre spécialement chargée des affaires testamentaires. (*N. d. T.*)

humblement, d'ailleurs, je me hâte de l'ajouter. Quant à celles de ses affaires auxquelles je n'ai pas assisté, je me suis basé, pour les raconter, sur les renseignements qu'il a bien voulu me fournir.

« Vous êtes le journaliste le plus étonnant que j'aie jamais rencontré, Brett, me disait-il dernièrement. Non pas, remarquez bien, que je vous considère comme un aigle — entre nous, vous admettez, j'espère, que ce serait de l'exagération —, mais ce que j'admire en vous, c'est que, tout en étant au courant de mes aventures depuis plusieurs années, vous n'avez jamais commis la sottise de divulguer aucun de mes secrets professionnels quoique vous ayez pu en surprendre quelques-uns. Néanmoins, puisque vous m'en demandez aujourd'hui la permission, je vous autorise à écrire quelque chose sur moi... si vous trouvez que cela en vaille la peine. »

Il m'a dit cela, comme il dit presque toutes choses, avec un petit air goguenard qui causerait peut-être quelque surprise à ceux qui ne le connaissent pas et qui se le représentent comme un sinistre et mystérieux révélateur de secrets et de crimes. Il est de fait que Martin Hewitt a toujours été aussi différent des détectives de convention que l'on peut se l'imaginer. Nul ne possède des manières plus affables et un air moins observateur que lui, bien qu'il y ait, dans son regard, une certaine acuité qui vous frappe, mais qui n'est peut-être, après tout, qu'un pétilllement de bonne humeur.

Oui, j'ai trouvé qu'il valait la peine d'écrire quelque chose sur les enquêtes de Martin Hewitt, et voilà pourquoi l'on trouvera ci-après le récit de l'une de ses aventures.

Au premier étage d'un escalier sombre, où l'on accédait par une entrée continuellement ouverte à tout venant et donnant sur une rue située près du Strand, se trouvait une porte dont le panneau supérieur, fait de verre dépoli et couvert de poussière, portait en son centre le simple mot : *Hewitt*, avec, dans le coin du bas, à droite, la mention : *Bureau des employés*, en plus petites lettres. Un matin, à l'heure où les scribes du rez-de-chaussée venaient à peine d'arriver à leur travail, un jeune homme de petite taille, correctement vêtu et portant un lorgnon, se précipita pour ouvrir la porte poussiéreuse et tomba dans les bras d'un autre homme qui sortait au même instant.

« Pardon, monsieur, dit-il, c'est bien ici le bureau de l'Agence de recherches de Mr. Hewitt ?

— Parfaitement, monsieur », répondit l'autre. Il était entièrement rasé, de taille moyenne, et un peu gros ; sa physionomie avait une expression avenante et douce. « Du reste, vous allez trouver là un employé qui vous renseignera. »

En entrant dans la petite salle d'attente, le visiteur trouva un gamin à la mine éveillée et aux doigts pleins d'encre, qui lui tendit une plume et une formule imprimée. Il y inscrivit son nom et le motif de sa visite. Le gamin disparut un instant, puis revint et l'invita à passer dans le bureau particulier. Dès qu'il y fut introduit, il se trouva de nouveau face à face avec le personnage un peu corpulent de tout à l'heure, qui se trouvait maintenant assis devant une table.

« Bonjour, Mr. Lloyd... Mr. Vernon Lloyd, dit-il d'un ton aimable en se reprenant après avoir consulté une seconde fois la feuille. Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas, d'avoir tenu à savoir à qui j'ai affaire ?... C'est une obligation en ce qui me concerne. Je vois que vous venez de la part de Sir James Norris.

— Parfaitement, monsieur ; je suis son secrétaire. Je désirais vous prier de vous rendre à Lenton Croft le plus tôt possible : il s'agit d'une affaire de la plus haute importance. Sir James aurait voulu vous télégraphier, mais il n'avait pas votre adresse exacte. Vous serait-il possible de partir par le premier train ? Il quitte la gare de Paddington à onze heures trente.

— Je n'y vois pas d'empêchement. Pouvez-vous me fournir quelques détails sur l'affaire en question ?

— Il s'agit d'un vol, ou plutôt, je le crois, de plusieurs vols, qui ont été commis dans la maison. Différentes personnes venues en visite chez Sir James ont vu leurs bijoux disparaître de leurs chambres. La première fois que le cas s'est produit, c'était il y a quelques mois... à vrai dire, il y a même près d'un an. Pareille chose s'est renouvelée hier au soir. Mais on vous donnera sur place des détails plus complets. Sir James m'a dit de le prévenir par dépêche, dans le cas où vous viendriez, afin qu'il pût se rendre au-devant de vous à la gare ; il faut même que

je me hâte, car sa propriété se trouve assez loin du chemin de fer. Alors, Mr. Hewitt, on peut compter sur vous, n'est-ce pas ?... C'est à Twyford qu'il faut descendre.

— Entendu : j'irai par le train de onze heures trente. Est-ce que vous rentrez vous-même par celui-là ?

— Non ; j'ai encore plusieurs courses à faire dans Londres. Au revoir, monsieur, je vais télégraphier tout de suite. »

Mr. Martin Hewitt ferma le tiroir de sa table et envoya son employé lui chercher une voiture.

En sortant de la gare de Twyford, il trouva Sir James Norris qui l'attendait dans un dog-cart. Sir James était un homme d'une cinquantaine d'années, grand et plein de santé. Il était connu en Angleterre pour ses recherches historiques sur le comté où il demeurait, mais dans le pays même il était surtout réputé pour son amour de la chasse et pour les ennuis que lui donnaient les braconniers. Aussitôt que Hewitt et lui se furent trouvés, le baronnet fit monter le détective dans son dog-cart. « Nous avons un trajet d'environ sept milles à faire, lui expliqua-t-il, et je vous raconterai en chemin cette désagréable histoire. C'est dans cette intention, du reste, que je suis venu vous chercher moi-même, et tout seul. »

Hewitt opina d'un signe de tête.

« Je vous ai prié de venir, ainsi que Lloyd vous l'a sans doute dit, continua le propriétaire de Lenton Croft, parce qu'un vol a été commis chez moi, hier soir. C'est le troisième qui se produit dans ma maison, et j'ai l'impression — comme bien d'autres, d'ailleurs — que le même individu ou la même bande les a commis. Tard dans l'après-midi d'hier...

— Pardon, pardon, Sir James, interrompit Hewitt, vous seriez bien aimable de commencer par le commencement et de me parler d'abord du premier vol. Ce sera plus clair, et puis cela me permettra d'envisager les choses comme elles doivent l'être.

— Soit, si vous le préférez ainsi. Donc, il y a environ onze mois, j'avais, chez moi, d'assez nombreux invités, parmi lesquels le colonel Heath et Mrs. Heath — cette dernière est parente de feu ma femme. Il n'y a pas longtemps que le colonel a pris sa retraite ; il était auparavant résident en Inde. Mrs. Heath possédait une assez jolie collection de bijoux ; le plus précieux était un bracelet dans lequel se trouvait enchâssée une perle fort belle, et même excessivement rare, qui lui avait été donnée avec une foule d'autres cadeaux par le Maharajah dans l'État duquel le colonel était en poste avant de quitter les Indes.

« C'était un bracelet d'aspect très caractéristique, car la monture consistait en un filigrane d'or excessivement ténu, comme en font les orfèvres indigènes — si ténu qu'il était presque imprudent de le porter — tandis que la perle était, comme je vous l'ai dit, d'une taille et d'une valeur peu communes. Bref, Heath et sa femme arrivèrent à Lenton Croft un soir assez tard, et, le lendemain, après déjeuner, pendant que les messieurs étaient partis — à la chasse, autant que je me rappelle —, ma fille, ma sœur — qui vient très souvent passer quelque temps avec nous — et Mrs. Heath eurent l'idée d'aller se promener ensemble pour ramasser des fougères. Ma sœur mit assez longtemps à s'habiller, et, en l'attendant, ma fille entra dans la chambre de Mrs. Heath, qui sortit tous ses trésors pour les lui montrer, comme font les femmes, vous savez. Lorsque enfin ma sœur fut prête, elles s'en allèrent tout de suite, préférant laisser les bijoux éparpillés dans la chambre, plutôt que de s'attarder davantage encore pour les ranger. Le bracelet, ainsi que d'autres objets, se trouvait alors sur la coiffeuse.

— Un instant... La porte ?

— Elles l'avaient fermée. En sortant, ma fille avait conseillé à Mrs. Heath de donner un tour de clef, car nous avions, à ce moment, un ou deux domestiques qui venaient seulement d'entrer à notre service.

— Et la fenêtre ?

— Ah ! la fenêtre était restée ouverte, ainsi que j'allais vous le dire. Elles allèrent donc faire leur promenade, et, en revenant, elles rencontrèrent Lloyd qui rentra avec elles en leur portant leurs fougères. La nuit venait, et l'heure du dîner était proche. Mrs. Heath monta tout de suite dans sa chambre et... s'aperçut que son bracelet avait disparu.

— Y avait-il quelque chose de dérangé dans la chambre ?

— Absolument rien. Tout était resté exactement à la même place, sauf le bracelet. On n'avait pas touché à la porte, mais naturellement, comme je vous l'ai dit, il y avait la fenêtre ouverte...

— Vous avez, bien entendu, fait venir la police ?

— Oui, et on nous a même envoyé, le lendemain, un détective de Scotland Yard. Il paraissait assez perspicace, et la première chose qu'il remarqua sur la coiffeuse, à quelques pouces de l'endroit où avait été posé le bracelet, ce fut une allumette brûlée qu'on avait jetée là. Or, personne dans la maison n'avait eu besoin de se servir d'une allumette dans cette pièce, et, dans tous les cas, nul ne l'aurait certainement jetée sur la coiffeuse. Par conséquent, si le voleur en avait allumé une, c'est qu'il avait dû s'introduire dans la chambre au moment où il commençait déjà à faire sombre... c'est-à-dire juste avant le retour de Mrs. Heath. Selon toute vraisemblance, le voleur avait frotté une allumette, l'avait promenée rapidement au-dessus des divers bijoux éparpillés sur la coiffeuse et avait choisi le plus précieux.

— Et tous les autres étaient restés absolument à la même place ?

— Absolument. Ensuite, le voleur avait dû s'échapper par la fenêtre, bien qu'il fût assez difficile de s'expliquer de quelle manière, attendu qu'en revenant vers la maison, les promeneuses avaient la fenêtre juste en face d'elles et qu'elles n'avaient absolument rien remarqué d'insolite. Et pourtant, je vous le répète, le vol avait dû être commis quelques instants à peine avant leur retour.

« Il n'y avait pas de conduite accessible à proximité de la fenêtre ; mais on trouva, sur le bord de la pelouse, une échelle habituellement rangée dans la cour des écuries. Toutefois, le jardinier déclara qu'il l'y avait mise lui-même au commencement de l'après-midi, après s'en être servi.

— Mais, bien entendu, n'importe qui pouvait s'en être servi à son tour et l'y avoir remplacée.

— C'est précisément là ce qu'a remarqué le détective de Scotland Yard. Il a fait subir au jardinier un interrogatoire très serré, mais il s'est vite rendu compte que le bonhomme ne savait rien. On n'avait vu personne aux alentours de la propriété, et il n'était passé aucun étranger devant la loge des concierges. D'ailleurs, comme le faisait observer le détective, il était fort peu probable que le vol eût été commis par une personne étrangère à la maison, car il n'était guère admissible qu'elle eût trouvé le temps de se renseigner suffisamment pour être allée tout droit à la chambre occupée par une dame — arrivée seulement de la veille —, et avoir appris que cette dame avait laissé en évidence des objets de grande valeur. Il était invraisemblable aussi que le voleur eût échappé à tous les regards, aussi bien en quittant la propriété qu'en y entrant. Pour ces diverses raisons, les soupçons se portèrent donc tour à tour sur toutes les personnes de la maison. D'un commun accord, les domestiques proposèrent qu'on fouillât leurs malles, et ce fut fait ; on mit toutes leurs affaires sens dessus dessous, depuis celles du majordome jusqu'à celles de l'aide-cuisinière. S'il ne s'était agi que de moi, je crois que je n'aurais pas poussé les recherches aussi loin, mais comme il s'agissait d'une de mes invitées, vous comprenez que je me trouvais dans une situation très délicate. Malheureusement, tout cela ne servit à rien, et le mystère demeure aussi insoluble aujourd'hui qu'il l'était alors. Le policier de Scotland Yard a même poussé le zèle jusqu'à me soupçonner, moi, avant de s'avouer vaincu, mais, en définitive, il a bien été forcé de reconnaître qu'il était incapable de trouver le mot de l'énigme. Je crois vous avoir dit, maintenant, tout ce que je savais sur le premier vol. Me suis-je expliqué d'une façon assez claire ?

— Oh ! parfaitement. J'aurai sans doute quelques questions à vous poser sur place ; mais ce n'est pas pressé. Passons à la deuxième affaire.

— La deuxième affaire, poursuivit Sir James, n'a été que très insignifiante, et je n'y penserais probablement déjà plus, si une certaine particularité qui s'y rattache n'avait servi à me la graver dans la mémoire. Encore aujourd'hui, j'ai peine à croire que le second vol soit l'œuvre du même individu que le premier. Quatre mois environ après la fâcheuse histoire du bracelet — au mois de février de cette année, pour être plus précis —, Mrs. Armitage, une jeune veuve qui avait été l'amie de pension de ma fille, vint passer chez nous une huitaine de jours. Je dois vous dire que ma fille et ma sœur ne s'inquiètent guère de la vie londonienne, et, d'ailleurs, je n'ai pas de maison en ville, de sorte qu'elles n'étaient pas fâchées de voir un peu leur vieille amie pendant la morte-saison. Mrs. Armitage est une jeune personne très active, et à peine était-elle arrivée depuis une demi-heure qu'elle avait imaginé d'aller faire une promenade en

voiture avec le poney en compagnie d'Eva — c'est le nom de ma fille —, et d'aller rendre visite à certaines vieilles personnes qui demeurent dans le village et qu'elle connaissait avant son mariage. Elles partirent donc dans l'après-midi toutes les deux et firent un si grand tour qu'elles rentrèrent en retard pour dîner. Mrs. Armitage avait une petite broche en or toute simple — oh ! rien de précieux, vous savez : cela valait peut-être deux ou trois livres tout au plus — qu'elle épinglait habituellement, soit sur ses manteaux, soit sur ses robes. Avant de sortir, elle la piqua sur la pelote à épingles qui était sur sa coiffeuse et laissa une bague — assez jolie, ma foi — juste à côté.

— La chambre qu'elle occupait, demanda Hewitt, n'était sans doute pas celle qui avait été précédemment donnée à Mrs. Heath ?

— Non ; celle-là se trouvait dans une autre partie du bâtiment. Enfin, la broche disparut... emportée sans doute par quelqu'un qui devait être diablement pressé, puisque, quand Mrs. Armitage rentra dans sa chambre, elle trouva une petite déchirure dans la pelote d'épingles, déchirure montrant que le voleur n'avait pas pris le temps de dégrafer la broche et s'était contenté de l'arracher ; mais, ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il ne paraissait pas même avoir touché à la bague qui valait pourtant au moins douze fois plus que la broche. Mrs. Armitage ne se souvenait pas au juste si elle avait ou non fermé sa porte elle-même, bien qu'elle l'eût trouvée close à son retour ; mais ma nièce, qui n'était pas sortie de la maison depuis son départ, était allée s'en assurer — parce que l'idée lui était revenue qu'il y avait un plombier qui travaillait non loin de là, sur le palier — et elle l'avait trouvée fermée. Le plombier, que nous ne connaissions pas alors, mais qui, d'après les renseignements que nous avons pris ensuite, nous a fait l'effet d'un parfait honnête homme, était prêt à jurer que personne, sauf ma nièce, ne s'était approché de la porte pendant le temps qu'il était resté sur le palier d'où il pouvait la voir, c'est-à-dire pendant la durée presque complète de l'absence de Mrs. Armitage. Quant à la fenêtre, la corde du contrepoids s'était rompue le matin même<sup>2</sup>, si bien que Mrs. Armitage avait soulevé la partie inférieure à l'aide d'une brosse, ce qui la rehaussait d'environ huit à dix pouces, et, quand elle rentra, la fenêtre et la brosse, tout était exactement tel qu'elle l'avait laissé en s'en allant. Ce n'est pas à un homme comme vous, monsieur, que j'ai besoin de faire remarquer la difficulté extrême qu'il y a à s'introduire sans bruit par une fenêtre qui n'a plus de contrepoids ; et, en admettant encore que le voleur y soit parvenu, n'est-il pas invraisemblable, je vous le demande, qu'il ait pris la peine, en se retirant, de remettre la brosse telle qu'il l'avait trouvée ?

LA SUITE DANS LE RECUEIL.

---

<sup>2</sup> On sait qu'en Angleterre les fenêtres sont presque toujours à guillotine et soutenues par des contrepoids dissimulés dans le mur. (*N. d. T.*)